



# Rencontres philosophiques

L'Histoire – Langres 2014

## Présentation des séminaires

### **Sommaire**

Séminaire A : L'art d'hériter .....	2
Séminaire B : De l'histoire volée aux histoires reconquises ? Réalité et sens d'une histoire globale ....	6
Séminaire C : « Avant la philosophie de l'histoire » : système et récits à l'âge classique .....	9
Séminaire D : 1848 : Regards croisés (Tocqueville et Marx).....	12

## Séminaire A : L'art d'hériter

---

**Responsables :** Julien Beigbeder, professeur, lycée Docteur Lacroix, académie de Montpellier ;  
Véronique Fabbri, IA-IPR, académie de Montpellier ; Rhizlane Maachi, professeur, académie de Montpellier

**Intervenants :** Julien Beigbeder ; Véronique Fabbri ; Rhizlane Maachi ; Karine Cardinal, lycée Jean Monnet, académie de Montpellier (sous réserve)

**Rapporteur(s) :** Karine Cardinal (sous réserve)

## Problématique du séminaire

---

L'écriture de l'histoire ne se conçoit pas sans la certitude qu'une expérience mérite d'être léguée à des héritiers qui en sont dignes, et la passion pour l'histoire suppose qu'on estime cet héritage digne d'examen. Le goût de l'histoire se développe dans l'espace d'une scène intime, celle de la relation que nous construisons avec les générations passées – et futures. L'histoire se fonde donc sur la possibilité d'une transmission qui n'est pas seulement affaire de conservation, mais aussi de recueil et de culture, de capacité à laisser être, ou à favoriser l'éclosion de ce qui demeure et insiste.

Le début du XX<sup>ème</sup> siècle – et ce siècle-là tout entier – semble marqué par une crise radicale des conditions de possibilité de la transmission, crise de la culture à laquelle Simmel, Valéry, Benjamin, Arendt et bien d'autres ont consacré de longues analyses. Les raisons de cette crise sont principalement attribuées au développement de la société industrielle, à la marchandisation des choses et des œuvres – au philistinisme, aux technologies dévastatrices qui mettent en question la survie de l'humain et de la nature etc. La crise de la culture serait affaire d'époque et de société. En réalité, elle est indissociable d'une crise des relations intergénérationnelles, fort ancienne, mais qui est peut-être plus que jamais décisive.

Dans l'essai qu'elle consacre à Walter Benjamin (1955), Hannah Arendt insiste sur l'importance de cette crise dans la bourgeoisie juive à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : « la base en était la mentalité des pères, hommes d'affaires arrivés qui n'avaient pas une très haute opinion de leur réussite et rêvaient pour leurs fils de destinées plus hautes ». La vie d'homme de lettres étant un de ces rêves, certains en firent leur prétention. Mais la réalisation d'un héritage qui ne consiste qu'en rêves condamne le légataire au manque d'estime de soi et l'héritier à la culpabilité de réussir, au désaveu paternel, héritage insupportable à l'un comme à l'autre. C'est ce qui, selon Arendt, arriva à Benjamin.

En un sens – et même si les générations actuelles d'élèves sont rarement issues de générations d'hommes d'affaires arrivés – le principe d'un héritage de ce qui n'a pas eu lieu, de rêves non réalisés, est aussi leur affaire, une cause possible des difficultés d'accéder à la culture et au goût de l'histoire. Le geste des avant-gardes qui consiste parfois à renier tout héritage, à se délester du fardeau d'une culture méprisée, est redoublé dans les propos de Debord : « De même qu'il n'ont pas reçu d'héritage, ils n'en laisseront pas ». Les termes « laisser » et « recevoir » laissent entendre que l'héritage est un processus plus qu'un acte. A l'idée d'un héritage laissé et reçu, nous proposons de substituer celle d'un « art d'hériter ». Il s'agit de rendre estimable non ce qu'on lègue mais ce qui n'a pu faire l'objet d'un legs, et de se rendre digne de ce dont on hérite ainsi.

Cet art d'hériter, Benjamin en fait le principe de son œuvre, posture qu'Hannah Arendt décrit comme celle du flâneur et du collectionneur : « De même que la flânerie à travers les trésors du passé est le privilège de l'héritier, de même « l'attitude du collectionneur est, au sens le plus élevé, l'attitude de l'héritier » qui, en prenant possession des choses – et « la possession est le rapport le plus profond que l'on puisse avoir aux choses » – s'établit dans le passé pour accomplir, ainsi protégé du présent, « un renouveau du vieux monde ». » L'attitude du flâneur se distingue de celle de l'héritier d'une tradition en ce qu'elle conduit à une conception critique de l'histoire. 1° - Le collectionneur ne s'attarde pas à ce qui est typique ou significatif d'une époque, mais à ce qui est inclassable. 2° - Il soustrait au domaine public ce qui va constituer son intérieur. L'histoire doit donc se construire à partir de

l'insignifiant – en tout cas sans le désir de restituer l'unité d'une époque et la continuité d'un développement, et avec le désir de construire un parcours singulier, dans un espace qui devient habitable. Elle est un processus d'anamnèse, qui dissocie la question de la vérité de celle de sa connaissance.

Cette attitude, Arendt la réactive dans son œuvre par l'importance qu'elle accorde à la philosophie comme éducation du goût, qui peut seule fonder l'étude du passé : l'essai sur la *Crise de la culture* se conclut par un commentaire de la phrase de Cicéron : « Je préfère au nom du ciel m'égarer avec Platon plutôt que de voir juste avec ses adversaires ». La dignité, plus que la vérité de ce qui reste, d'un acte ou d'une pensée, est la condition d'un goût pour l'histoire et réciproquement, seule l'étude du passé permet l'exercice du goût, de la liberté de jugement. Pour Arendt comme pour Benjamin, l'éducation requiert qu'on tourne son regard vers le passé et n'est possible qu'à condition de refuser toute emprise sur ce qui adviendra – que ce soit par la transmission doctrinale d'une vérité ou par la pensée messianique, point d'achoppement majeur avec Ernst Bloch.

Nos questions porteront sur l'idée de « sauvetage » qu'implique l'art d'hériter, et sur la possibilité d'une philosophie, d'une politique et d'une éducation qui se refusent à penser la dimension de l'avenir autrement que comme imprévisible et inconnaissable.

## Attendus

---

**Prérequis :** une lecture directe d'une série de textes proposés en préalable. Une bibliographie sera adressée aux inscrits et participants.

**Intérêt de la démarche :** lecture d'un auteur au programme (Arendt) qui en réactive l'historicité et l'actualité (relation aux œuvres de Benjamin et Bloch d'une part, à la question de l'éducation d'autre part). Introduction à une réflexion sur la place de l'histoire dans l'éducation et l'exercice du jugement.

### Obstacles et difficultés :

- cette mise en relation d'œuvres profondément différentes peut susciter des rapprochements hâtifs du fait de l'empathie d'Arendt elle-même à l'égard de Benjamin ;
- la question du sauvetage et du messianisme engage des discussions théologiques complexes qui débordent largement la problématique mais doivent être abordées ;
- la tension avec l'œuvre de Bloch, décisive, apparaît en arrière-plan.

### Préconisations :

- faire droit à la logique propre des œuvres en consacrant des conférences distinctes à des œuvres distinctes, les mettre en relation et en tension par l'introduction d'une séquence dialogique ;
- en matière de théologie, clarifier quelques concepts et majorer la réinterprétation séculière qui en est proposée par les auteurs eux-mêmes (sauvetage et rédemption).

## Déroulé prévisionnel des séances

---

### Présentation de la problématique générale

**Le trésor et le lointain : la modernité comme crise de la transmission ?** « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » : Dans cette formule de René Char qui ouvre la préface de *La crise de la Culture*, Arendt voit la symbolisation frappante de la crise de la transmission intergénérationnelle qui caractérise notre temps (et d'abord pour des raisons évidentes la génération de Hannah Arendt et de René Char, la formule datant de 1943). Mais aussi, de la difficulté de reconstruire le lien, de renouer avec cet héritage signifiant.

Le problème immédiat est de savoir comment, après l'expérience totalitaire – mais aussi malgré la crise de la culture ouverte par les évolutions sociales et technologiques du XXe siècle – refonder un art d'hériter qui redonnerait sens au présent et à la temporalité historique.

L'expérience totalitaire est celle du vide : du « tout est possible ». Si l'on veut comprendre l'irruption dévastatrice de ce vide et si l'on veut espérer en sortir, il faut se souvenir que c'est la tradition, le récit ou la symbolisation réglée du passé, qui sauve l'action de sa « fragilité » et l'ancre dans un monde.

Il faut donc se demander si la modernité s'est rendue incapable d'être symbolisée. « Ceux pour qui la vie s'est transformée en écriture », dit Benjamin, ceux-là pourront « comprendre », et « se rencontrer eux-mêmes ».

Ne pourrions-nous pas retrouver ainsi le sens du monde et le fil signifiant de la tradition ? Il est frappant de lire de la plume même de ceux qui résistent, et Char en est un représentant par excellence, que l'héritage post-totalitaire est une promesse sans contours, une vérité encore indicible, un trésor rejeté au lointain.

### **Séance 1 : Chiffonnier contre flâneur, peut-on hériter sans pardon ? De la rédemption restauratrice au messianisme utopique, étude sur l'art d'hériter chez Bloch, Benjamin et Arendt**

Benjamin constate ce que Michelet affirme : « chaque époque rêve la suivante » mais, si le passé attend de nous une rédemption, celle-ci réunit deux tendances, restauratrice et messianique ; or un des traits du messianisme est l'urgence d'agir, le messie étant plus un temps qu'un homme, faut-il se révolter pour hériter ? Cette idée rejoint la critique que fait Bloch de la « captation violente de l'héritage » au sens où hériter c'est s'inscrire dans un espace de lutte (Bloch).

Si l'histoire ne cultive pas la mémoire des morts, elle ne peut mobiliser les vivants, or, est-ce encore hériter ? N'est-ce pas déjà faire l'histoire de son temps et s'inscrire dans un présent porté par ce qu'il sera et léguera ? N'y a-t-il pas là un tiraillement insoutenable ?

Arendt porte un regard critique sur cette réactualisation du messianisme en ce que cela recèle d'universalité abstraite. En effet, hériter n'est-ce pas plutôt découvrir et tracer le chemin de la pensée présente car chaque génération a pris conscience d'être insérée entre un passé infini et un futur infini ?

Il s'agira surtout d'interroger deux attitudes, celle du chiffonnier amoureux et celle du flâneur distrait, ainsi que deux formes de rédemption et les valeurs qu'elles supposent. Si hériter c'est pardonner et se révolter ensemble est-ce encore un art ou bien est-ce un jeu d'équilibre dangereux et culpabilisateur ?

### **Séance 2 : Contrepoints**

Cette intervention sera construite en contrepoint des deux conférences de Julien Beigbeder et Rhizlane Maachi. On mettra d'abord l'accent sur la relation entre symbolisation et geste technique, sur un en deçà de l'écriture qui amorce le travail d'historicisation de la vie. A partir de là se posera la question du rôle des masses et des classes dans leur relation à la technique. Il s'agira de préciser le rôle attribué aux classes moyennes par Arendt et Benjamin dans le déficit de symbolisation et l'incapacité à s'appropriier l'histoire, à produire et à hériter autre chose que des rêves. A l'inverse, les plus démunis en discours et en pouvoir de décision, enfants et nouveaux barbares, paraissent, au contact des choses, dans la relation renouvelée de la technique à la nature, pouvoir construire un rapport pacifique et déculpabilisé à l'histoire. Qu'une rédemption soit possible par la technique, dissociée de la production de masse, c'est là sans doute l'utopie sous-jacente à toute l'œuvre de Benjamin, ce qui fait son lien constant avec l'œuvre de Bloch.

Chacune des deux séances comporte :

- un exposé de 45 mn,
- un dialogue de 30 mn construit autour d'une objection (texte ou objection développée) par le troisième conférencier,
- un échange avec le public.

Le compte-rendu est assuré par un intervenant non conférencier qui aura suivi les travaux dès le début, pourra intervenir lors du dialogue et des échanges et pourra restituer leur progression.

## Séminaire B : De l'histoire volée aux histoires reconquises ? Réalité et sens d'une histoire globale

---

**Responsable :** Henri Commetti, professeur, lycée Pierre de Fermat, académie de Toulouse

**Intervenants :** Aliénor Bertrand, chargée de recherches, CNRS-INSHS (sous réserve de disponibilité) ; Frank Burbage, inspecteur général de l'éducation nationale ; Henri Commetti, ainsi que les professeurs s'inscrivant au séminaire et désireux de présenter une contribution

**Rapporteur(s) :** Henri Commetti et Frank Burbage (ou autre(s) selon souhait(s) des participants).

### Problématique du séminaire

---

L'histoire n'a jamais traité, et aujourd'hui encore elle ne traite pas toutes les sociétés sur un pied d'égalité. Les rationalités propres à la visée et à l'élaboration d'une connaissance objective ne sont pas exclusives d'une asymétrie des points de vue, des récits et des formes de compréhension. Au sein des dites « philosophies de l'histoire », la violence de la colonisation du monde s'est trouvée redoublée de la marginalisation des mondes non-européens dans l'altérité et l'opacité an-historiques. L'histoire se pense et s'écrit du côté des vainqueurs. N'y aurait-il pas d'autre histoire que l'histoire de l'universalisation de l'histoire de l'Europe, procédant ainsi et en quelque manière par définition, à ce *vol de l'histoire* qui sert de titre au dernier ouvrage de J. Goody ? Non seulement le reste du monde frappe à la porte, en revendiquant l'ampleur et la complexité d'une histoire jusqu'alors refusée et en proposant, sur le terrain même l'histoire européenne, le contrepoint dissonant de textes alternatifs : de nouvelles perspectives, de nouveaux récits, de nouvelles articulations ont vu et sont en train de voir le jour, qui viennent bouleverser, au plus profond, l'idée que « nous » - un « nous » dont l'unité même n'est plus garantie – nous faisons de l'histoire.

Les *subaltern studies* contribuent à une réévaluation de l'histoire et des régimes d'historicité des dominés ; les *postcolonial studies* oscillent entre une anthropologie culturaliste, l'étude des processus d'hybridation et le refus de toute conception essentialiste des cultures qui sert de fondement au discours dominant ; la *connected history* privilégie l'étude des lieux où se sont négociées de manière symétrique la complexité des inter-traductions entre des espaces civilisationnels et des calendriers d'abord hétérogènes les uns aux autres ; la *global history* propose une histoire des globalisations selon un continuum de formes non- ou pré-capitalistes ; la *world history* réintègre les cultures sociales dans des systèmes-mondes où les facteurs exogènes sont aussi essentiels à la compréhension historique des sociétés que leur dynamique interne. Toutes viennent contester l'Histoire, si on entend par là cet historiocentrisme dominateur et unilatéral qui fait de la dynamique du capitalisme européen le principe directeur de la narration de l'histoire. L'histoire universelle philosophique n'avait pour horizon le monde qu'en tant qu'elle décrivait un processus d'universalisation du grand récit de l'Europe.

L'histoire-monde, au contraire, voudrait accueillir toutes les histoires : contre toute tentation de représentation hégémonique et chronocentrée, ce que nous appellerons par commodité *histoire-monde* ou, en référence à la proposition d'Edouard Glissant, *histoire-tout-monde*, invite à découvrir les temporalités disjointes qui agitent l'unité de surface des simultanités géographiques et rappelle à l'historien et au philosophe cette contemporanéité des histoires différentielles.

Cet atelier ne prétend pas résoudre les tensions qui animent ces divers questionnaires. Il se propose au contraire de les déployer, d'en explorer la diversité et les incertitudes sur la base de la lecture des textes des auteurs contemporains les plus représentatifs en s'interrogeant sur ces points :

1° - L'histoire-monde rapporte le progressisme à la contingence d'une écologie singulière, l'évolutionnisme à une fausse interprétation des diachronies. Peut-elle vraiment tenir les promesses d'une histoire qui se donnerait le monde comme horizon ? Comment peut-elle se

constituer en rivale de l'histoire universelle alors même qu'elle en déconstruit les présupposés principaux et qu'elle entend rompre avec le principe même d'un récit global ?

2° - L'élargissement des échelles spatio-temporelles traditionnelles va de pair avec une insistance sur les réseaux d'échanges, les flux d'informations, les transferts techniques. Cela revient-il, dans l'étude des sociétés, à délaisser le culturel – ou l'interculturel – comme espace identitaire de représentations et de conduites, pour le social comme espace complexe de stratégies de sous-groupes individualisés inscrits dans des surfaces d'interaction élargies ? L'histoire monde reviendrait-elle à un économisme historiographique ? Serait-elle, au rebours même de ses intentions fondatrices, la nouvelle idéologie historienne d'un monde technologisé ?

3° - Dans la tradition marxienne et wébérienne, l'histoire de la modernité repose sur l'interprétation historiciste du capitalisme comme toile de fond de scansion chronologique, du processus d'émancipation de la société civile à l'égard du théologico-politique, de la désimbrication de l'économique, du triomphe de la raison technique et des démocraties libérales. L'histoire-monde invite à réinterroger l'histoire du capitalisme et de l'industrialisation en insistant sur la relativité des expériences, la plasticité du mode capitaliste de production et la contingence des trajectoires, trop rapidement dites « de développement ». La théorie de la modernité peut-elle alors apparaître comme une des multiples versions de la doxa européocentriste ? Quelles alternatives de compréhension – unifiée ? éclatée ? – se proposer ?

## Attendus

---

**Pré-requis** : connaissance et pratique des programmes des classes des lycées (terminales, classes post-bac) : notions, œuvres, relatifs au thème et corrélés sous des angles variés à la notion d'histoire. Une notice bibliographique (œuvres et textes choisis) sera mise à disposition des inscrits et participants.

**Intérêt de la démarche** : donner à connaître et à travailler l'une des questions vives qui se posent à l'élaboration contemporaine de l'histoire, dans un monde marqué par le dépassement des temps coloniaux ; élargir les « bibliothèques personnelles » et diversifier les modes et voies de problématisation.

**Obstacles et difficultés** : très peu ; relative nouveauté de certaines problématiques et/ou références ; quelques textes de référence sont en langues étrangères.

**Préconisations** : prendre connaissance de la problématique proposée et de la notice bibliographique ; participer à la dynamique collective du séminaire ; prendre en compte les enjeux didactiques associés aux questions travaillées.

## Déroulé prévisionnel des séquences

---

Une présentation suivie de deux séances et d'une restitution.

### Séance 1

Rappel sur l'histoire philosophique européocentriste, et sur certains de ces modes de constitution – Leibniz, Kant, Hegel (le despotisme oriental), Marx (le mode asiatique de production), Weber (et les conditions européennes d'émergence et de déploiement du capitalisme), qui rejette une grande partie du monde hors de l'histoire et contribue à l'équation : histoire du capitalisme = théorie de la modernité. Travail sur les points de résistances et sur les alternatives qui pourraient permettre une distanciation critique : *subaltern studies* ; histoire monde ; histoire connectée ; histoire « tout-monde ».

## Séance 2

Travailler (explications, commentaires, réflexion) sur la base d'un corpus de textes constitué à l'avance [à moduler selon les propositions des collègues]: D. Chabkrabarty, J. Goody, M.G.S. Hodgson, W. Mc Neill, K. Pomeranz, S. Subrahmanyam, I. Wallerstein. L'un des axes de ce travail : la relation histoire-anthropologie-philosophie , le ou les décentrement qu'elle rend possible.

Développer en faisant retour sur la philosophie en s'intéressant à la manière dont elle peut se trouver transformée par cette réappropriation critique d'un monde aux perspectives, aux localités et aux temporalités variées. Qu'en serait-il d'un nouveau scepticisme permettant de réfléchir ces confrontations entre philosophie et histoire ? Faudrait-il aller jusqu'à déconstruire une certaine idée de l'origine comme de la destination de la philosophie et des modes de compréhension qui lui sont traditionnellement associés ?

## Restitution

Restitution en séance plénière des travaux du séminaire.

### Contact :

Henri Commetti : [henri.commetti@orange.fr](mailto:henri.commetti@orange.fr)

Frank Burbage : [frank.burbage@education.gouv.fr](mailto:frank.burbage@education.gouv.fr)

## Séminaire C : « Avant la philosophie de l'histoire » : système et récits à l'âge classique

---

**Responsables :** **Nicolas Dubos**, professeur, lycée d'Ivry/Sciences-Po Paris/SPH Bordeaux III ; **Nicolas Piqué**, maître de conférences, ESPE de Grenoble

**Intervenants :** **Jauffrey Berthier**, maître de conférences, Bordeaux III ; **Arnaud Milanese**, maître de conférences, ENS de Lyon

### Problématique du séminaire

---

Pour de nombreux enseignants, *l'histoire, en philosophie, commence avec l'Histoire* : avant la philosophie de l'histoire, qui l'a « portée au concept », les auteurs de systèmes philosophiques n'auraient, dit-on, pas prêté beaucoup d'attention à leur insertion dans le temps historique. Ce séminaire vise à redresser cet a priori en prenant pour objet une époque considérée comme un temps faible de la relation entre la philosophie et l'histoire : le 17<sup>e</sup> siècle, l'âge des systèmes rationalistes, « avant la philosophie de l'histoire ». Il se donne pour but de montrer la multiplicité des champs et des problématisations historiques, des régimes d'historicité et des façons de théoriser la différence des temps chez les auteurs modernes et notamment chez les rationalistes les plus « systématiques » comme Hobbes, Spinoza et Leibniz. Comment les auteurs de systèmes pensent-ils l'inscription de leur philosophie dans le temps historique ? Quels peuvent bien être les rapports à l'histoire de penseurs qui conçoivent la philosophie comme un dépassement de la connaissance empirique ? De quelles histoires ont-ils besoin et comment pensent-ils leurs articulations dans l'espace de la connaissance ?

### Attendus

---

**Pré-requis :** ils sont limités car le séminaire part d'un corpus d'auteurs classiques. Notons pour l'instant : une bibliographie philosophique (Bacon, Hobbes, Spinoza etc.), des notions historiques profanes et sacrées (guerres de religion, Bible), une pré-connaissance des philosophies de l'histoire ultérieures. On en précisera la teneur dans une notice adressée aux inscrits et participants.

**Intérêt de la démarche :** ce séminaire a pour objet la réévaluation du regard que portent les enseignants sur l'âge classique et sur les systèmes rationalistes en matière d'histoire. Mais il vise aussi à dégager la variété des pratiques historiographiques de l'époque (histoire naturelle, histoire civile, histoire sacrée, histoire intellectuelle et critique) et la façon dont ces champs sont pensés par la philosophie, intégrés à elle et questionnés.

**Obstacles et difficultés :** la lecture d'un corpus assez peu fréquenté chez les auteurs classiques. Préconisations : bien suivre les conseils du responsable quant aux pré-requis.

**Préconisations :** bien suivre les conseils du responsable quant aux pré-requis.

### Déroulé prévisionnel des séances

---

#### Présentation

Les responsables mettront en place, à grands traits, les données du problème de l'histoire à l'âge classique : comment les classiques ont-ils modifié les approches humanistes de l'histoire dont ils étaient les lecteurs ? De quelles théorisations les penseurs des Lumières vont-ils hériter de leurs devanciers de l'âge classique ? Comment ont-ils pensé l'articulation de l'histoire profane et de l'histoire sacrée ? Un début de réponse sera fourni par un exposé de la variété des définitions du

savoir historique - connaissance du fait ou de leurs relations ? d'essence narrative ou bien, aussi, descriptive ? - et par un panorama des grandes classifications des savoirs de l'histoire et de leurs variations. Nicolas Piqué interviendra pour montrer comment, au sein même des controverses théologiques et de l'histoire providentielle du Grand Siècle, un concept de l'*histoire* a commencé de se former contre le régime d'historicité de la *tradition*. Nicolas Dubos montrera que tout découpage des champs de la réalité historique révèle une espèce d'ontologie des territoires de l'expérience, des frontières du monde, de la succession des temps et que cette *découpe des espaces théoriques et des champs du réel* participent, à l'âge classique, de la constitution du concept d'histoire.

## Séance 1 : Histoire et autorité : de la critique dans la philosophie

Pour Althusser, Spinoza est le premier penseur à avoir proposé à la fois une méthodologie critique du *lire* et une théorie de l'*opacité de l'immédiat*. La théorie de l'histoire commence là, avec la façon dont les philosophes proposent des outils pour se déprendre à la fois de l'*autorité des textes*, que cette autorité soit religieuse ou profane, et du *brouillage de l'immédiat*, qui appelle une exploration nouvelle –historicisée– de l'expérience. Nous explorerons deux champs de la critique historique :

### 1° - l'histoire sacrée et la critique des Ecritures, chez Hobbes et Spinoza

Nous décrirons ces deux grands modèles de l'exégèse rationaliste, en nous penchant sur le *Léviathan* (III) et sur le *Traité théologico-politique*. Nous montrerons aussi les écarts entre les deux textes : d'un côté, le maintien d'une eschatologie, mais sous une forme matérialiste hétérodoxe et la défense de l'unité religieuse, mais à partir d'un critère minimal d'orthodoxie (Hobbes) ; de l'autre, une critique radicale de l'anthropomorphisme de l'histoire du Salut (Spinoza).

### 2° - l'histoire intellectuelle chez Bacon et Hobbes

Des idoles baconiennes aux ténèbres hobbésiennes, l'histoire intellectuelle permet de déconstruire les pouvoirs de l'esprit en ce qu'ils ont de proprement dialectiques (au sens où ils engendrent des obstacles théoriques et scientifiques dans le mouvement même de leur progrès). La déconstruction et la critique des doctrines philosophiques et religieuses permettent de donner à l'Etat un projet historique cohérent autour du gouvernement du savoir. Nous mettrons en regard des textes extraits du *Novum Organum*, du *Léviathan* et du *Béhémoth*.

## Séance 2 : Histoire et contre-histoire : de la guerre dans la construction du récit national

Dans *Il faut défendre la société*, Foucault a bien montré à quel point l'historiographie avait été un terrain polémique majeur lorsqu'il s'était agi, à l'âge classique, de décrire le droit et la souveraineté comme des *réalités nationales*. En Angleterre comme en France, l'histoire officielle, dont l'objet consiste à glorifier la souveraineté et l'unité de l'Etat par le récit de leurs origines héroïques ou mythiques, se voit opposer une autre forme de discours, la *contre-histoire*, dont l'objet consiste, bien plutôt, à mettre en lumière les divisions, les guerres et les usurpations qui sont à l'origine de la domination étatique.

L'histoire à l'âge classique est donc prise dans une polémique au sens propre et au sens figuré, qui touche à la définition même du territoire, de l'Etat et de la paix intérieure. Marquant durablement la structure même de l'histoire politique et des débats historiographiques, il est important d'en mesurer la portée dans un séminaire voué à montrer l'importance de l'âge classique dans « l'histoire de l'idée d'histoire ». Au cours de cette séance, nous analyserons des questions historiographiques précises : la guerre civile anglaise, la guerre de trente ans et la fronde, en les mettant en regard avec le récit historique des penseurs politiques anglais (Coke, Selden, Hobbes ou encore Harrington) et français (de Boulainvilliers à Montesquieu).

## Restitution

Il s'agira d'affronter directement le problème central du séminaire : le rôle des penseurs de l'âge classique dans « l'historicisation de la philosophie » ; le sens global, dans l'histoire du concept d'histoire, de cette époque encadrée par l'humanisme et les Lumières. Nous montrerons les limites des schémas ordinaires (sécularisation, historicisme notamment) et nous insisterons sur la pluralité des régimes d'historicité politiques, anthropologiques et critiques pensés par l'âge classique.

## Séminaire D : 1848 : Regards croisés (Tocqueville et Marx)

---

**Responsables :** Arnaud Tomes, professeur en classes préparatoires, lycée Fustel de Coulanges, académie de Strasbourg

**Intervenants :** Guillaume Barrera, professeur en classes préparatoires, lycée Fustel de Coulanges, académie de Strasbourg ; Arnaud Tomes

**Rapporteur(s) :** Philippe Rohrbach, professeur en classes préparatoires, lycée Fustel de Coulanges, académie de Strasbourg

### Problématique du séminaire

---

1848 n'a pas jusqu'à présent suscité chez les philosophes politiques l'intérêt qui s'attache aux révolutions libérales, anglaises, américaine ou française. Ce tournant du XIXe siècle eut pourtant une portée capitale, non seulement par ses conséquences sur la radicalisation du processus révolutionnaire, mais aussi par l'espèce de mise en demeure qu'il adressa aux penseurs contemporains et que certains surent entendre à sa mesure : il ne s'agit plus seulement de défendre ou d'approfondir les droits naturels contre les pouvoirs, ou de fonder une constitution équilibrée, il s'agit bel et bien de refonder la société elle-même, une société profondément modifiée par la révolution industrielle.

La perspective ouverte par 1848 semble en effet convenir à une génération de penseurs qui ne se contentent plus de juger de la constitution modérée, du meilleur « contrat social » ou du droit républicain. 1848 est véritablement une « expérience cruciale » pour des penseurs politiques d'un nouveau genre : des « philosophes de l'histoire ». 1640 eut Thomas Hobbes pour témoin, 1688, Locke. Kant, Burke ou Constant ont suivi « les affaires de France » jusqu'à leur dénouement militaire. Mais le regard que portèrent deux esprits du rang de Tocqueville et de Marx sur les événements de février et de juin 1848 et sur leurs effets a quelque chose que l'on peut bien nommer d'historique, parce que l'histoire tient pour l'un et l'autre une place nouvelle et principale : le premier n'a pas oublié l'avertissement de Montesquieu – « il faut éclairer les lois par l'histoire et l'histoire par les lois », le second, l'intuition hégélienne : « le temps est l'être-là du concept ». Tocqueville, député puis ministre également soucieux d'achever la révolution et de contrecarrer les menées de Louis Napoléon Bonaparte, tient 1848 pour la péripétie malheureuse d'une démocratie en marche sur un continent incapable de l'atteindre sans violence ; le second salue le début d'un mouvement de révolte et de libération qui va bien au-delà de la France ou de l'Allemagne, et qui mènera beaucoup plus loin : le travail réclame ses droits. L'un et l'autre agissent ou regardent jour après jour l'événement en recherchant toujours ses causes profondes, prochaines, et accidentelles.

Tel est l'objet de notre intervention : croiser deux regards, d'une intimidante lucidité, mais pourtant non convergents, et comprendre comment on peut penser l'histoire au plus près de l'événement. Les espoirs de Tocqueville comme de Marx seront démentis par le coup d'Etat du 2 décembre. Pas leurs pronostics. Surtout, par-delà la « catastrophe » ou « l'épilogue » de ce drame qui tient de la tragédie et de la comédie, Marx et Tocqueville auraient pu écrire un grand dialogue sur la signification de 1848 : elle est immense pour chacun, et révèle deux intuitions incompatibles mais incontournables. Les *Souvenirs* de Tocqueville, le *Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte* seront lus parallèlement. Croiser ces regards sera pour nous l'occasion de poser des questions essentielles à toute réflexion sur l'histoire : comment déterminer le sens d'un événement historique ? Le philosophe peut-il penser l'événement sans le faire entrer dans une grille de lecture préétablie ? Ne cède-t-il pas à la tentation de se faire moraliste ou prophète ? Il s'agira aussi de se poser la question de la révolution, et de la guerre civile. Quelle est la signification de la révolution dans l'histoire ? Est-elle ce moment où émerge quelque chose de radicalement nouveau ou n'est-elle que l'effet de surface de structures autrement profondes ? La guerre civile, de son côté, est-elle « le pire des maux » ou bien, parfois, « la guerre la plus juste » ?

## Attendus

---

**Pré-requis :** une connaissance minimale de l'histoire de France au XIX<sup>e</sup> siècle est requise ; la connaissance des thèses principales de Marx et de Tocqueville est nécessaire.

### Intérêt de la démarche :

- montrer comment le philosophe donne sens à l'événement historique, en s'efforçant de rendre compte de sa singularité ;
- poser la question des conditions d'une interprétation de l'histoire, en mettant en exergue la nécessaire pluralité des interprétations et en posant le problème de la vérité de l'interprétation ;
- faire dialoguer des représentations philosophiques différentes, en mettant en évidence les points d'accord et les points de divergence ;
- poser des questions épistémologiques sur l'histoire : validité de certains concepts (révolution, crise, ...) ; intérêt de certaines hypothèses (la détermination par l'économique, par exemple) ; pertinence du déterminisme en histoire.

### Obstacles et difficultés

- le premier obstacle est une méconnaissance de la révolution de 1848 qui risque de rendre difficile la compréhension des analyses de Marx et Tocqueville ;
- le second obstacle est l'existence de préjugés sur la tradition marxiste ou libérale, qui font obstacle à la lecture des textes proposés.

### Préconisations

La séance de formation commencera par un rappel des grands moments de 1848, dans le contexte plus général de l'histoire contemporaine. Il s'agira d'attirer l'attention sur la singularité de chacun de ces auteurs : d'où la nécessité de bousculer les préjugés sur Marx –dont la lecture de 1848 n'est pas économiste– et sur Tocqueville. On recourra le plus souvent possible à des textes précis.

## Déroulé prévisionnel des séances

---

Présentation générale le vendredi après-midi – Restitution le dimanche matin.

### Séance 1 (samedi matin)

- déroulement et enjeux de la révolution de 1848 ;
- positions respectives de Marx et Tocqueville devant cette révolution ;
- sens et interprétation de l'histoire ;
- questions épistémologiques : déterminisme/finalité ; rôle du conflit ; causalité économique ou politique ; ...

### Séance 2 (samedi après-midi) : travail sur des textes précis

- les causes de la révolution
- répétition et création en histoire ;
- rôle des individus et des collectifs au sein de l'histoire ;
- révolution et guerre civile ;
- temporalité historique : articulation du passé, de l'avenir et du présent.